

LA PLACE DE L'HÔTEL DE VILLE DE COMPIÈGNE A TRAVERS LES SIÈCLES

par

Jean DESMAREST

Au moment où la place de l'Hôtel de Ville disparaît sous la marée montante des automobiles, au-dessus des quelles il faut faire un effort pour distinguer encore notre monument municipal, je voudrais vous parler de cette place aux alignements toujours reculés au détriment de tout pittoresque, et dont vous ne pouvez maintenant constater que la parfaite banalité.

Je vais essayer de vous retracer la configuration de la place au cours des temps, tout au moins depuis la construction de l'Hôtel de ville au début du XVI^e siècle. Il est en effet impossible de déterminer exactement l'emplacement des deux maisons léguées à la ville par Jean Loutrel en 1397 sur la place du Marché à l'Avoine, contre l'Hôtel de la Cloche. Leur emplacement devait correspondre sensiblement à l'Hôtel de ville actuel, et elles possédaient un jardin qui devait toucher à l'ancien mur d'enceinte carolingien redécouvert récemment lors des travaux effectués à l'ancien Hôtel de la Cloche.

Le nouvel Hôtel de ville, reconstruit par les soins de Pierre Navyer, de Meaux, prit donc l'aspect que vous connaissez et fut terminé vers 1505, et les bâtiments de Jean Loutrel disparurent à la fin de 1514. La place de l'Hôtel de ville avait alors la forme d'une équerre à deux branches inégales ; celle en face de l'Hôtel, dénommée Marché à l'Avoine en 1734, allait jusqu'aux bâtiments de l'Audiencier de Saint-Corneille et à une tourelle formant l'angle de la rue Sallabbé ou des Bonnetiers, en prolongement de

la rue du Perroquet (Solférino depuis 1859). Sa profondeur depuis la façade de l'Hôtel de ville était de 34 m et sa largeur à l'alignement de la rue des Pâtisseries et des Bonnetiers était de 25,50 m.

L'autre branche de l'équerre appelée Marché au blé s'étendait sur une largeur moyenne de 17 m jusqu'à la rue de Saint-Jean-le Petit, et sur une longueur de 87 m. Cette partie donnait accès au cul-de-sac de l'Arsenal, ancienne ruelle Maulgard, puis à la rue de l'Image ou rue de la Surveillance, et à un deuxième cul-de-sac (impasse Saint-Martin) correspondant à la sortie de secours du cinéma le Nouveau Théâtre.

Dès 1266, écrit M. de Marsy, la ville possédait un beffroi dont l'étage inférieur servait de prison, beffroi placé en face de l'Hôtel de ville. Il menaçait ruine en 1408 et on en enlevait alors la cloche. Il fut démoli entre 1432 et 1450.

Nous pouvons dire que l'alignement nord de cette deuxième branche d'équerre n'a pas changé au cours des siècles si ce n'est que quelques immeubles en ont été reconstruits après la guerre de 1914. Toutefois l'angle de la rue du Presbytère Saint-Jacques fut modifié et le Café du Commerce fut construit au XIX^e siècle. Le magasin de la Tour Saint-Jacques remplacé par un immeuble neuf, avait été reconstruit au XVIII^e siècle.

L'alignement sud n'a pas non plus été modifié, sauf à son angle face à l'Hôtel de ville qui a subi un recul considérable par suite de l'élargissement de la place au XIX^e siècle.

Les gravures de Tavernier et Née, de la fin du XVIII^e, illustrant le *Voyage pittoresque de la France*, vous donnent l'aspect de cette place, côté Hôtel de ville et côté Saint-Corneille avant sa démolition.

A la Révolution l'Hôtel de ville subit quelques mutilations dans sa sculpture : le 17 août 1792 furent détruites les statues de la Vierge, de l'Ange de l'Annonciation placées alors dans les niches latérales, celles de Saint-Denis, de Charlemagne, de Saint-Louis et du Cardinal d'Ailly posées en 1505, ainsi que la statue équestre de Louis XIII, que certains pensaient être celle de Louis XIV, qui avait remplacé la Vierge dans le grand renforcement central.

Vers la même époque, en 1794, des premiers travaux de démolition de Saint-Corneille eurent lieu par les soins du sieur Mouton, entrepreneur, qui mit au même niveau le chœur et le sanctuaire de l'église, commençant ainsi le nivellement de la future rue Saint-Corneille devant aboutir à la place élargie.

Le 4 avril 1806, le Ministre de la Guerre mit l'église Saint-Corneille à la disposition de la ville en se réservant les bâtiments du cloître et le reste des bâtiments de l'abbaye, à la charge par la

Ville d'en opérer la démolition, de réparer les dégradations, d'avoir une rue pavée dans toute sa longueur et de pratiquer des passages publics. Ces travaux ne furent d'ailleurs effectués qu'en 1824 et 1825. La démolition de l'église fut l'œuvre du maire Delmas et fut effectuée en 1812.



I. — Hôtel de Ville vers 1862

En 1828 une transaction immobilière eut lieu sur une maison attenante à l'Hôtel de ville, aux termes de laquelle la propriétaire s'engageait à conserver une lucarne en pierre dans la même forme que celle qui existait de l'autre côté de l'Hôtel de ville.

Il existait en effet à l'angle de la rue des Pâtisiers, contre l'Hôtel de ville, un bâtiment de style Louis XIII élevé de deux étages qu'une photographie d'avant 1869 (fig. I) vous permet d'apercevoir. A droite de l'Hôtel de ville s'élevait le café de la Cloche comportant également un service de transport par voitures pour Pierrefonds, Soissons et autres lieux. Le café de la Cloche disparut en 1867 et fut remplacé par le bâtiment abritant le Syndicat d'Initiatives, qui ne fait pas honneur à son architecte. De même le bâtiment Louis XIII de gauche disparut et fut remplacé en 1869, pour une somme de 28.000 francs par une bâtisse du même goût, n'ayant conservé de l'ancienne qu'une Justice en bas-relief du XVII^e, œuvre de Gilles ou Pierre Guérin, sculpteur de Louis XIV (Aubrelieq et A. de Marsy ne sont pas d'accord sur le prénom).

Le projet de restauration de l'architecte Lafolloye comportait pour les deux pavillons des combles moins démesurés.

A la suite du café de la Cloche disparu se dresse la porte de l'Arsenal construite vers 1543 ou peut-être plus tard, vraisemblablement sur les plans de Philibert Delorme qui travailla également à la Porte-Chapelle. En effet il suffit de comparer le dessin de la porte de l'Arsenal de Paris, que vous pouvez voir sur le volume récent consacré au quartier du Marais, dû à Philibert Delorme, pour se rendre compte de leur similitude. La restauration de 1862 a fortement dénaturé le décor de cette porte.

Au fond de la ruelle Maulgard, ou de l'Arsenal, fut édifée la prison par l'architecte Cellier, architecte parisien fort en vogue à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle (il mourut en 1814).

Au milieu du XVIII^e, le fond de l'impasse était le siège de l'Hôtel du Gouvernement occupé par le duc d'Aumont.

Ensuite nous trouvons l'ancien Hôtel de la Cloche divisé maintenant en plusieurs magasins. C'était un bâtiment du XVI^e siècle, en pan de bois, comme vous le voyez sur la gravure de Tavernier, très rhabillé par la suite en plâtre et orné d'un décor de cloches et de guirlandes, fort « belle époque », mais que la nudité actuelle et indigente de la façade fait regretter.

A la suite, des maisons anciennes vraisemblablement du début du XVII^e ont été replâtrées et ont perdu tout caractère.

Le Crédit Lyonnais a remplacé après 1918 une belle maison du XVI^e dite Hôtel de l'Image (maison ayant appartenu à Maître Desmarest, notaire) munie dans son pignon d'une fenêtre cintrée avec fronton demi-circulaire, qu'une ancienne photo vous montre (fig. II).

La maison suivante, du XVIII^e, remplacée par un immeuble en briques après la guerre de 1914, possédait de beaux balcons en



II. — Hôtel de Ville vers 1885

fer forgé. Les autres maisons à la suite n'offraient pas d'intérêt.

Les immeubles faisant face au Crédit Lyonnais et jusqu'à la rue de l'Etoile se composent de maisons du XVIII^e fort modifiées par leurs propriétaires. L'immeuble du laboratoire de pharmacie, ayant succédé aux bureaux du Progrès de l'Oise, a été reconstruit aussi après la guerre de 1914, par les architectes Tournon et Chapon.

Revenant sur la place de l'Hôtel de ville proprement dite, ancien marché à l'Avoine, nous pouvons constater que cette partie a subi au cours des ans, les plus grands bouleversements. Jusqu'en 1940 l'alignement ouest en était resté à peu près immuable, sauf pour l'élargissement de la rue Solférino, sur son côté gauche en montant, en 1854.

En 1890 existait à l'angle de la rue Eugène-Floquet, en face du très ancien café de Paris, maintenant disparu et qui avait été depuis toujours le rendez-vous du personnel de la Mairie, une épicerie férue d'anglicisme, qui affichait : English groceries, Wines and Spirits, maison ayant remplacé un immeuble à pignon orné d'un cadran solaire ; puis un armurier, et un café, le tout absorbé maintenant par ledit café, enfin à l'angle de la rue Solférino une papeterie remplacée par un autre commerce.

Nous nous souvenons, avant 1914, de l'ancien propriétaire du café de Paris au crâne faisant concurrence à ses billes de billard, et de sa brune jeune fille attirante pour la clientèle. Le dessin de la maison ayant précédé ce café figure dans l'ouvrage de Paul Daussy sur le Vieux Compiègne.

De l'angle de la rue Solférino à la rue des Bonnetiers s'alignaient divers immeubles du XVIII^e ou même plus anciens, le bar des Sauveteurs probablement maison en pan de bois du XVI^e, puis à une certaine époque le dépôt du Petit Journal, puis, entre autres, un horloger et un teinturier, encore fidèles à leur emplacement. Cet alignement depuis la rue Solférino, reculé maintenant de 9 m, formait jusqu'en 1885 un des côtés de la rue Sallabé ou des Bonnetiers. Une photo de 1880 prise au moment de l'inauguration de la statue de Jeanne d'Arc (fig. III), nous montre encore l'enfilade des maisons au début de la rue Saint-Corneille, qui formait alors un flot ou un épi entre la rue des Bonnetiers et la place de l'Hôtel de ville.

Nous avons dit que l'enceinte de Saint-Corneille s'avancit avant 1826 jusqu'à 34 m de la façade de l'Hôtel de ville. Le perce-



III. — Statue de Jeanne d'Arc en 1880.

ment de la rue Neuve Saint-Corneille figurant au cadastre de 1826-1828 fit disparaître cette limite. Le 6 octobre 1853, le Conseil municipal avait approuvé le plan d'alignement et de nivellement de la nouvelle rue Saint-Corneille et de celle de l'Etoile.

Le 20 janvier 1863 fut adjugée la démolition des maisons Thiéry, Mauprivez et Daussey (ancêtre de notre collègue le Général Daussey), qui formaient la limite de la place côté est. En mai 1863, l'agrandissement de la place de ce côté était effectué, et les immeubles constitués par l'ancien café de la Cloche (magasin de chaussures), Dives (laines), tissus, photographie, etc., furent alors construits.

L'immeuble d'angle de la rue Napoléon fut commencé en 1866. La place fut alors portée à 46 m de large. Cet alignement n'a plus varié jusqu'à ce jour ; et la création de la rue Napoléon décidée en 1854, date de la même époque. On trouvait dans cette rue en 1880 une école maternelle (salle Napoléon en 1860), que vous avez vue transformée depuis 1897 en bureau de postes jusqu'à la création de celui de la rue des Domeliers ; et à peu près en face de cette école le bureau de postes d'alors.

En 1880 fut décidée l'érection d'une statue en l'honneur de Jeanne d'Arc. *L'Echo de l'Oise* rapporte les nombreuses discussions du Conseil municipal à ce sujet. Nous pouvons y lire :

En date du 16 mars 1880 : « A l'occasion de l'érection de la statue de Jeanne d'Arc fixée provisoirement au dimanche 6 juin, il est question d'organiser une calvacade historique dans laquelle figureront toutes les transformations de l'armée française depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. Depuis Charlemagne jusqu'à François I^{er} chaque siècle serait représenté par un peloton de cavaliers et une compagnie ou groupe d'infanterie. A partir de François I^{er} les pelotons ou groupes seraient aussi nombreux que le comporteraient les transformations de chaque époque. L'artillerie seule ne pourrait être que très imparfaitement représentée. Pour la réussite de cette magnifique cavalcade qui fournirait l'occasion d'une quête au profit du bureau de bienfaisance, il y a lieu d'espérer que le concours des officiers, sous-officiers et soldats de la garnison ne serait pas refusé. Cette cavalcade serait organisée par souscription sous la surveillance de l'administration municipale ».

En date du 9 avril 1880 : « Il paraît à peu près décidé que l'emplacement de la statue de Jeanne d'Arc sera à l'entrée du Cours ».

En date du 23 avril 1880 : « Le maire informe le Conseil d'une observation de M. Etienne Leroux, statuaire, au sujet de la statue de Jeanne d'Arc. Selon cet artiste, les proportions prises de

cette statue qui ne devait avoir place que dans le Musée, seraient trop exigües si elle était érigée en place publique sur un piédestal élevé. Il conviendrait donc encore de lui donner 0,60 m de hauteur supplémentaire, devis 1500 francs de plus de dépense. Le Conseil accorde le supplément ».

En date du 7 mai 1880 : « Le piédestal de la statue de Jeanne d'Arc a été arrêté définitivement par la Commission. M. Dollé, architecte de la ville, a fourni divers projets dont l'un vient d'être adopté. C'est un socle en granit bleu porphyre légèrement veiné de rose, dont la hauteur totale est de 3 m. environ (il sera surélevé d'un mètre par la suite). La forme pyramidale offre de l'assiette à la masse et en même temps de l'élégance par la courbe rentrante des arêtes. A la partie supérieure est une guirlande, unique ornement assez sobre du reste, qui convient au sujet guerrier. Au dessus une devise commémorative tracée en lettres d'or ». (Ce projet de socle fut abandonné par la suite).

En date du 10 mai 1880 « Le statuaire et le fondeur ne seront pas prêts avant deux ou trois mois ».

En date du 1^{er} juin 1880 : « Visite du reporter de l'*Écho* à l'atelier Leroux, 99, rue de Vaugirard à Paris ». Nous transportâmes par l'imagination la Jeanne d'Arc sur toutes les places possibles de Compiègne et reconnûmes que la place du Marché aux Fourrages était la plus convenable pour l'instant. Le cours deviendrait trop exigü, trop étranglé, devant un monument aussi important par le sujet que par les proportions ».

En date du 10 mai 1879 la statue avait été exposée dans le jardin du Palais de l'Industrie. Le Gouvernement la comprit dans ses achats du Salon de 1879, et en fit don du plâtre à la ville de Compiègne.

De l'*Écho de l'Oise* du 13 juillet 1880 : « La Commission estime avec le sculpteur que l'emplacement de la statue doit être la place de l'Hôtel de Ville. La statue serait érigée à quelques mètres seulement en avant de la maison du débitant de tabac M. Rumigny (voir ce débit de tabac à droite sur la photo de 1880), mais plus tard lorsque le vœu de la municipalité concernant l'agrandissement de la place sera réalisé, la statue se trouvera être juste au centre, vis-à-vis de l'Hôtel de Ville, des rues Saint-Corneille et Solférino, tournée bien entendu vers Margny. M. Leroux a présenté à la Commission son projet de piédestal dont l'exécution sera laissée aux soins de la ville. L'opération de la fonte se fera d'un seul jet sauf pour les bras. Prévision vers le 15 septembre ».

Séance du Conseil municipal du 4 août 1880 : Dix voix pour la place de l'Hôtel de Ville, huit voix pour l'entrée du Cours. Le piédestal sera mis en adjudication.

De *l'Écho de l'Oise* du 15 août 1880 : « La statue est alors chez les fondeurs Thiébault frères, les mêmes qui ont fondu la statue de Charlemagne érigée à Paris, sur la place du Parvis Notre-Dame, ainsi que le haut relief de Louis XII à l'Hôtel de Ville (placé en 1869). La statue ne sera expédiée à Compiègne que le 29 septembre. La fête sera fixée probablement au dimanche 10 octobre et jours suivants. Cette date permettra la présence de la garnison qui rentrera des manœuvres le 2 octobre ».

Conseil municipal du 16 août 1880 : M. Lequint, entrepreneur de maçonnerie, 13, rue Saint-Joseph, s'est engagé à construire le piédestal, devis 2 853 F 43, rabais 8,50 %. En cas d'inexactitude ou de retard, pénalité de 50 à 500 F. Limite d'exécution 8 octobre 1880. Le piédestal sera en pierre blanche de Lorraine.

Écho du 27 août 1880 : « La pierre arrivera ce jour à Compiègne. Le volume est de 8 m³ et le poids de 10 000 kg ».

Écho du 31 août : « La pierre est arrivée à Compiègne samedi dernier. Elle est extraite des carrières d'Émeville (M-et-M), arrondissement de Commercy, de la grande carrière. Ces carrières exploitées par M. Civet, 8, boulevard Denain, à Paris. Les fondations du piédestal ont été creusées à environ 5 mètres. La pioche a rencontré des débris de voûtes de cave provenant d'anciennes maisons du vieux Compiègne, démolies seulement depuis quelques années ».

La statue fut posée sur son socle le 8 octobre 1880. C'est l'emplacement initial de la photo de 1880.

Je vous tiens quittes du programme des réjouissances accompagnant l'inauguration de la statue.

Le Conseil municipal ne jugea pas pouvoir accorder aux fondeurs Thiébault la somme de 200 F pour le bronzage de la statue qui n'avait pas été prévu.

Deux années plus tard les niches de l'Hôtel de Ville furent regarnies de statues données par l'État mais qui durent subir diverses retailles ayant coûté 1 299 F 15.

La pose de ces statues dont on voit la blancheur sur la photo ci-jointe, donna lieu à différentes plaisanteries de la part du public. Couplets et revuettes mirent en scène les statues parlantes.

Dans une bouffonnerie en 6 niches, de 1882, signée Grandgousier, la statue de Charlemagne est comparée à Gambrinus. Une autre revue en 5 actes de 1883, de Destin et Strapontin, musique de Poncin, couverture dessinée par Duflot, professeur de dessin bien connu à Compiègne avant 1914, faisait ainsi chanter Charlemagne :

*Au bord de l'étroite niche
où par une affreuse niche
un architecte plaça
ma bedaine de Pança
j'ai contracté la bronchite.
Pour entrer dans ma guérite
en vain, mon flanc s'est meurtri,
mon ventre n'a pas d'abri.*

Refrain :

*Il n'a pas d'parapluie,
çà va bien quand il fait beau,
mais quand il tombe de la pluie
il est trempé jusqu'aux os.*

et il termine :

*Chez Madeuf ou Ribeyrotte,
contre le ciel qui sanglotte
Ce serait certes le cas
d'acheter un en tous-cas...
mais c'riflard au frontispice
ferait mal pour l'édifice
et j'répète entre deux atchinns :
c't'air plus sciant que celui des Djinnns :
Il n'a pas de parapluie, etc.*

Comment quitter la place de l'Hôtel de Ville sans évoquer le temps calme des équipages, où les fiacres et les victorias s'alignaient devant la statue de Jeanne d'Arc. Deux noms de cochers d'avant 1914 me reviennent en mémoire : Patry et Dusautoy, qui nous promenaient en forêt à 10 km à l'heure. Et qui se souvient encore des grandes tapisseries de Doctrinas qui conduisaient les touristes à Pierrefonds ?

Et en terminant je vous rappelle l'équipe des jeunes aviateurs un peu fous de l'aérodrome tout neuf de Corbeaulieu, Legagneux en tête, faisant avec leur auto bruyante le tour de la statue de Jeanne d'Arc, une casserole attachée derrière leur voiture pour réveiller les bourgeois sous l'œil d'un agent de police débonnaire.

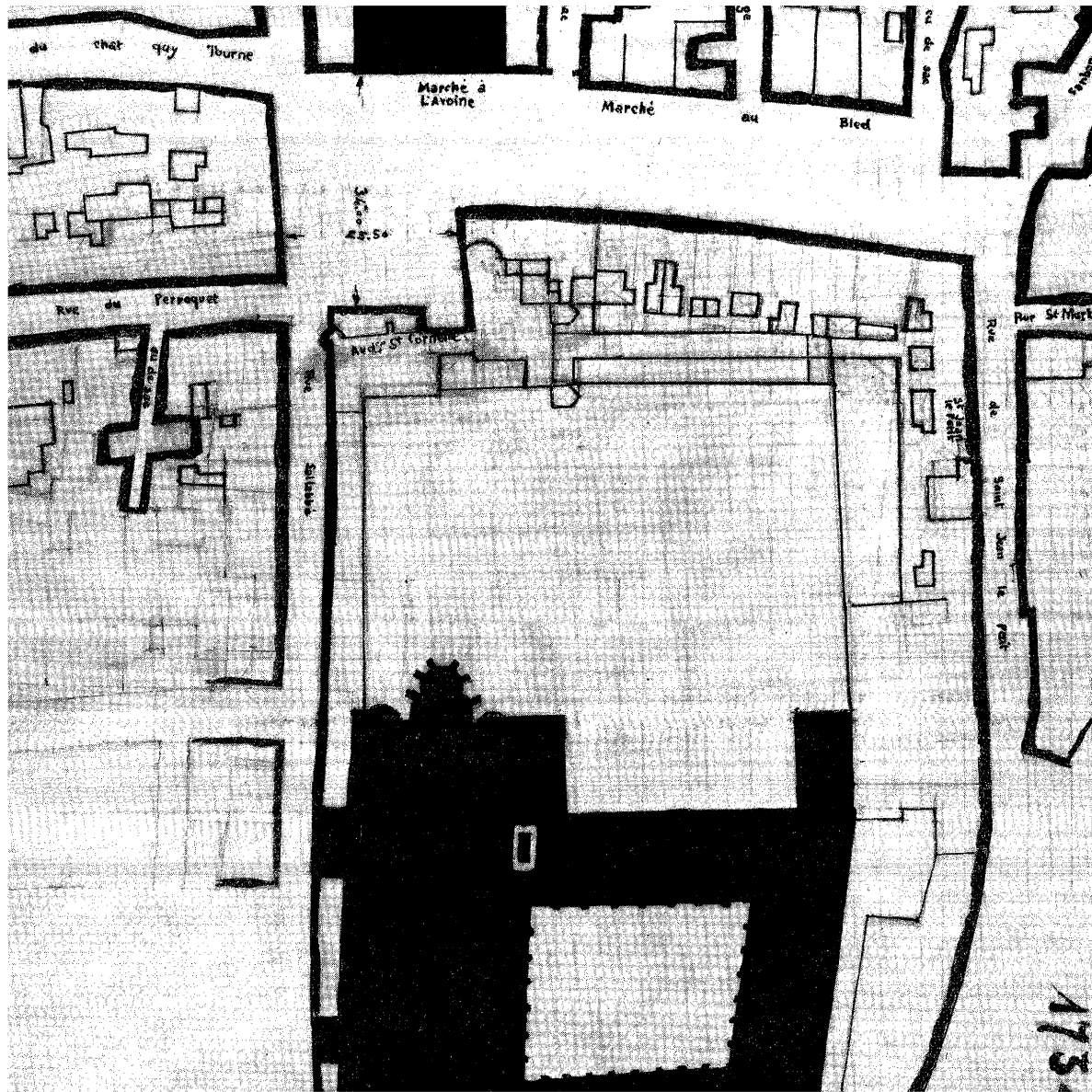
* * *

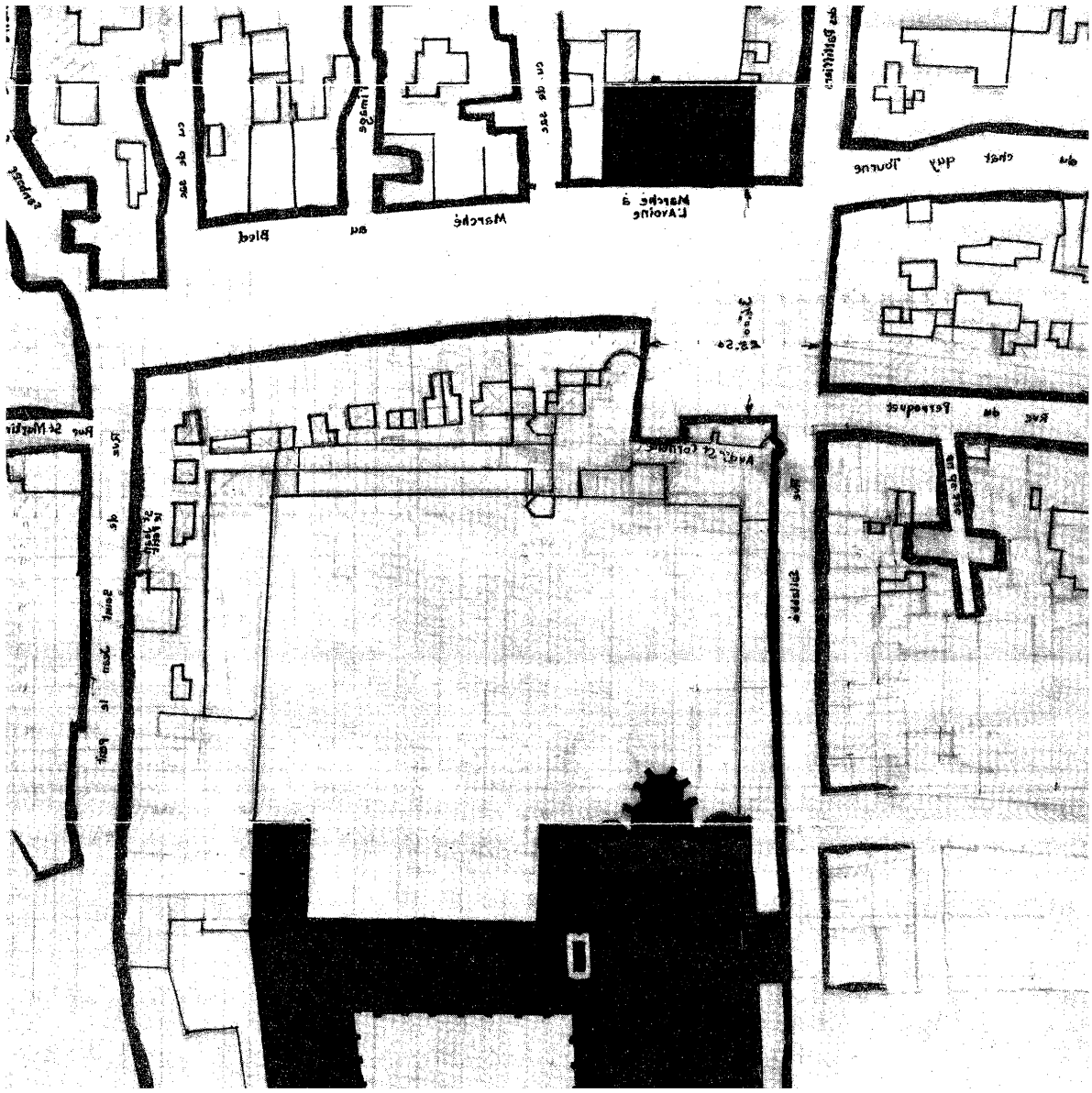
Illustrations ¹ :

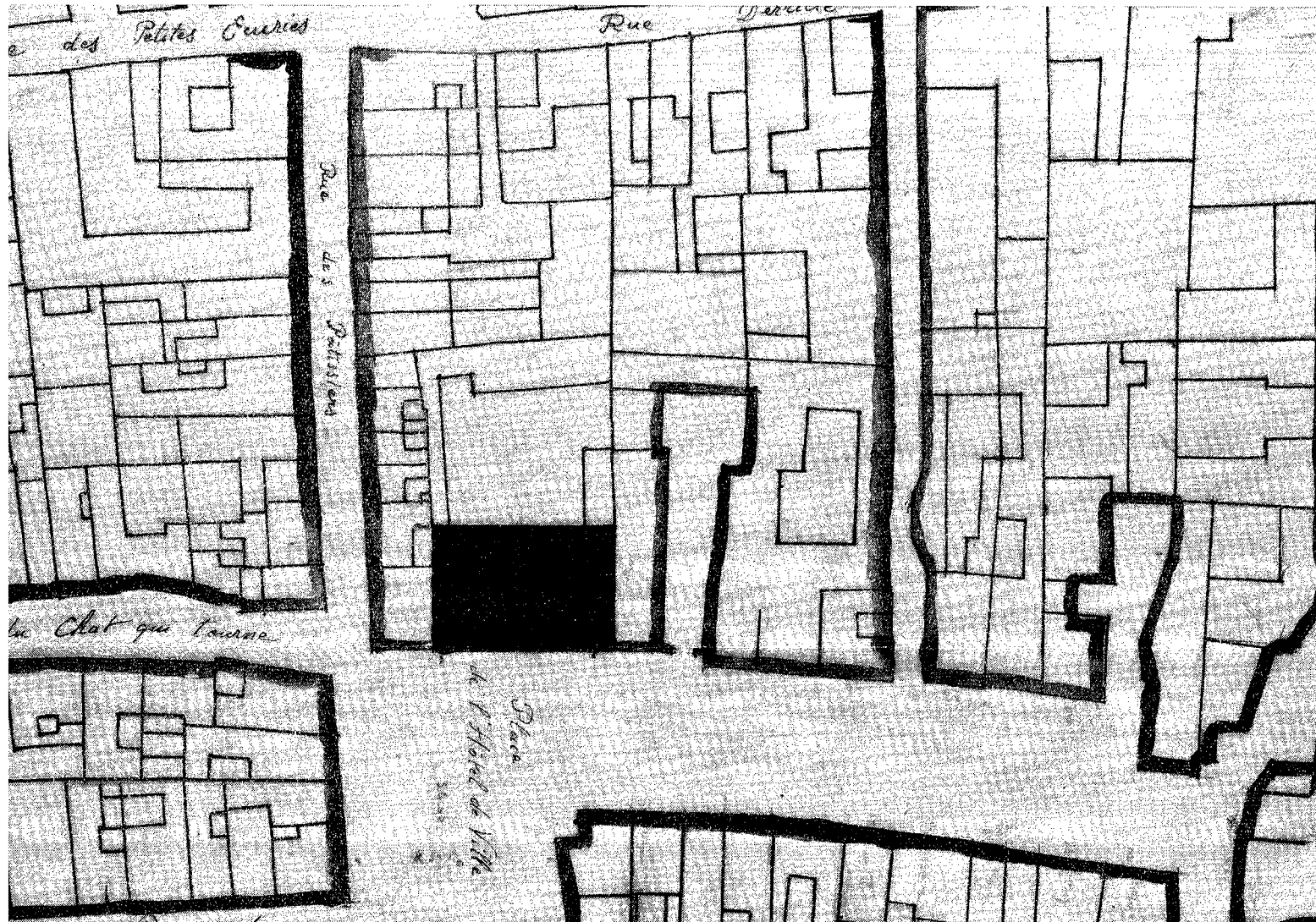
Plans de la place aux époques suivantes :

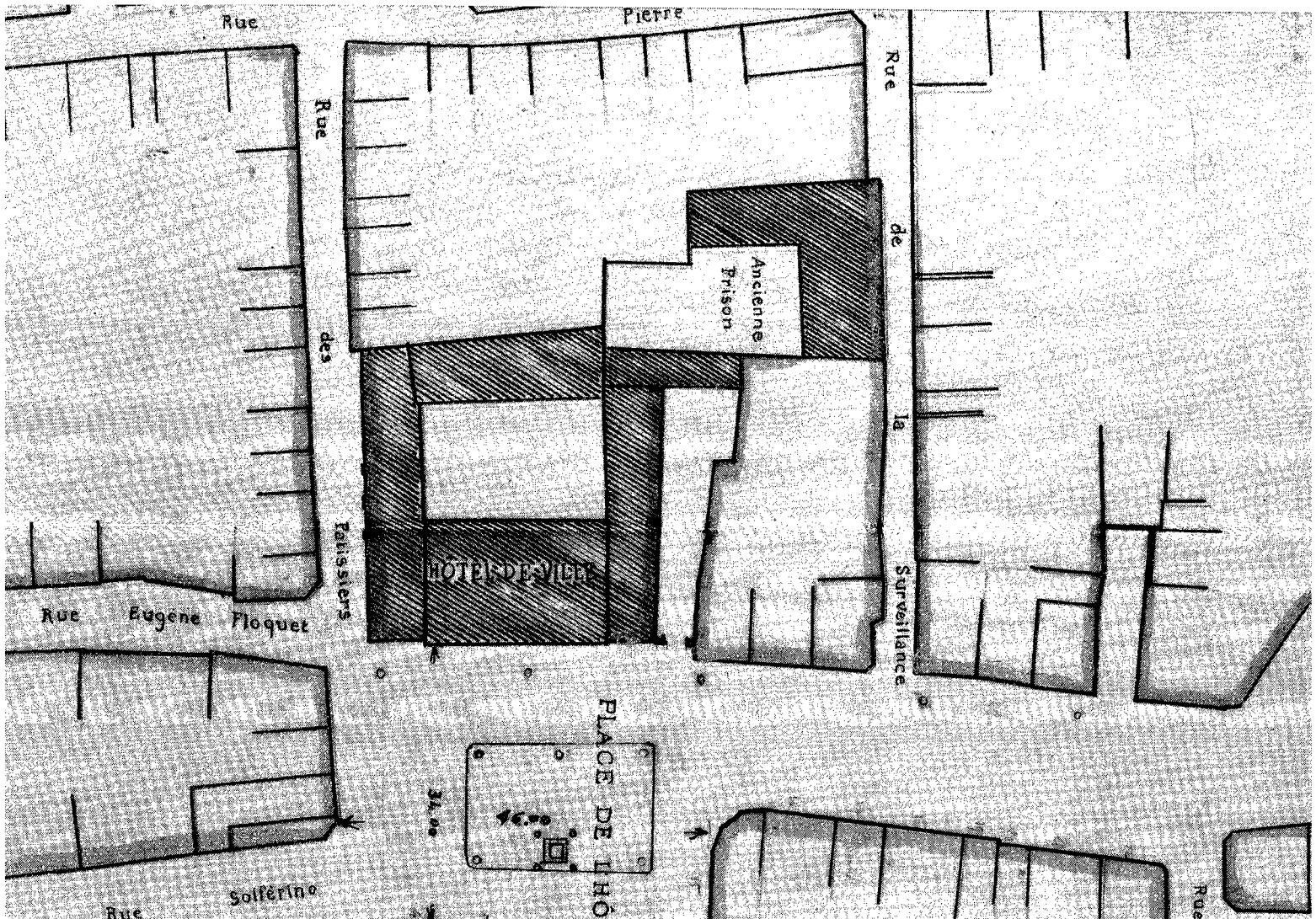
- 1°) 1734, d'après le plan Chandelier.
- 2°) 1826, d'après le premier plan cadastral.
- 3°) 1880, d'après le plan de Guéry.
- 4°) 1939, d'après le cadastre.
- 5°) 1970, d'après le cadastre.

(1) Voir planches sous pochettes en fin d'ouvrage.









Rue

Pierre

Rue

Rue

des

Ancienne
Prison

de

la

Surveillance

HOTEL-DE-VILLE

Rue Eugène Floquet

Tanneurs

PLACE DE L'HO

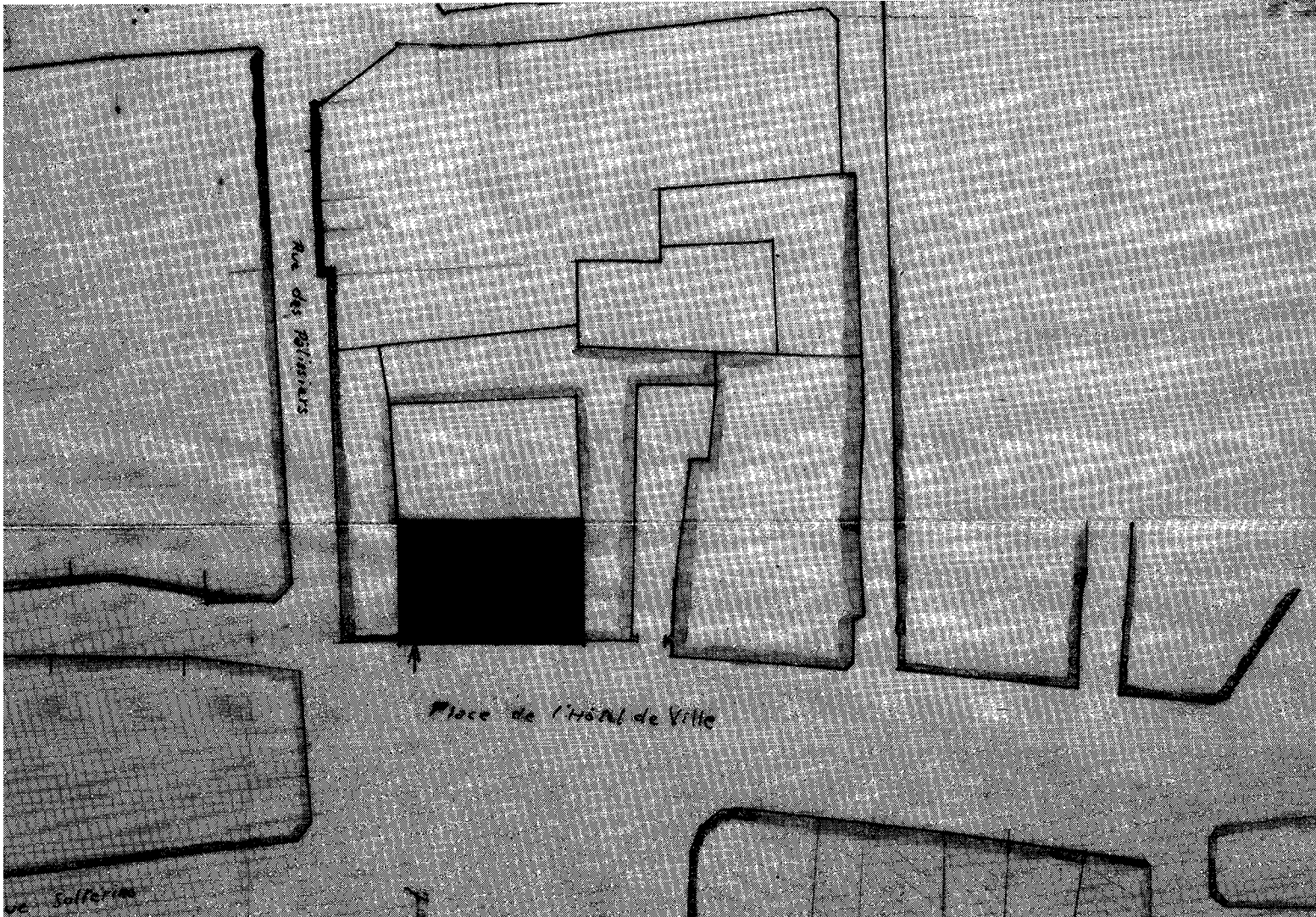
31.00

16.00

Rue Solferino

Rue

Rue



1970

Rue de l'Etoile

Place du Change

Rue de l'Abbaye

Rue Napoléon

Rue S^t Corneille

77.00

